

Il y a une heure, j'ignorais que ça arriverait. C'est imprévu. Les mots sortent de ma bouche comme une fusée qui explose dans sa montée. C'est catastrophique. Il y a des débris de phrases partout dans l'habitacle. Il y en a sur le tableau de bord, sur la banquette, sur nos genoux.

Je ne sais plus parler, comment dire. J'avais dix ans. Je savais à quoi sert un couteau, je pensais le savoir. Avec un couteau, il était possible de couper des légumes, de vider un poisson, d'étendre du beurre sur du pain. Je pouvais aussi faire semblant de tuer un ami. C'était ça, un couteau. J'allais bientôt en acquérir une connaissance plus intime. J'allais me faire menacer pour vrai. J'allais comprendre que les maniaques existent dans les boisés.

\*

L'homme ne l'a entré nulle part. Même pas un peu, je le jure. Il l'a juste brandi comme un sexe. Il l'a aussi fait crisser sur mon petit corps en pierre à savon.

✱

Je parle mal de l'homme à Adèle. Je vais jusqu'à le décrire comme ma première peine d'amour, il faut le faire. Il faut être le pire parleur sur terre pour faire une chose pareille, pour relier l'homme à quelque amour que ce soit.

Adèle propose que je me calme un peu, elle me dit « woh », comme à un cheval. Elle est surprise, elle me voit aussi violent envers moi-même pour la première fois de sa vie. Elle a un peu de mal à me reconnaître en ce moment, elle le souhaite pourtant. Seulement et seulement si j'en ai envie, elle me propose un exercice intéressant, il consiste à me faire nommer trois de mes qualités.

✱

Je n'avais jamais vécu une situation pareille. J'étais un garçon curieux. Mais tout n'est pas agréable à apprendre. Le boisé m'écrasait comme un gros char au ralenti. J'aurais préféré que ça aille à la vitesse de l'éclair, de l'inconscience. J'aurais juste continué à pédaler, à rouler sur le chemin comme je le faisais avant de croiser l'homme.

Je portais un Speedo bleu métallique et des souliers de course troués. Le reste de mon petit corps était nu. L'en-  
vie d'être sexy m'était étrangère. Il faisait chaud, c'est  
tout, la canicule suivait son cours. J'avais des idées plein  
la tête. Elles étaient vierges.

Je pourrais partir si je prouvais à l'homme la grande valeur  
de mes intentions. Il n'avait aucune espèce de problème à  
me laisser partir, vraiment, c'était mon choix, j'étais libre  
de m'en aller quand je voulais après avoir fait ce qu'il  
me demandait. L'homme en était un de parole, il le jurait  
sur la tête de ma mère, je pourrais aller la rejoindre. Ne  
voulais-je pas qu'elle soit fière de moi ? Il ne pouvait pas  
lui retourner un petit garçon pleurnichard, c'était hors de  
question, fin de la discussion, il fallait avant tout que je  
devienne un petit homme, un vrai petit homme.

Oui, mais ma mère s'inquiétait pour mourir en ce moment,  
j'en étais certain à cent pour cent, elle était même en train  
d'appeler la police, c'était tout à fait son genre.

Mes arguments ne valaient rien. Et moi moins encore  
quand l'homme a mis le couteau sur ma gorge.

Il a ôté mon Speedo avec son autre main. J'étais assis  
sur lui comme je l'avais déjà été sur le père Noël du centre  
d'achats. J'avais peur qu'il me tranche la gorge par acci-  
dent, par ma faute. Le mieux était de faire le mort en  
gardant les yeux ouverts dans l'espoir qu'un miracle se  
pointe parmi les branches.

L'homme m'a laissé partir comme il l'avait dit. Grâce à lui, j'ai pu manger avec ma mère. J'avais faim. Les grillons stridulaient. Il ne faisait pas encore noir.

\*

En retournant où j'ai grandi, je m'approche aussi du boisé. Je crois percevoir une certaine excitation dans la voix d'Adèle. Je la trouve un peu trop enthousiasmée par mon drame d'enfance. Je lui défends de nous croire en pleine aventure, à la recherche d'un trésor de pirate.

On s'éloigne de notre divan à une vitesse de cent kilomètres à l'heure. L'amour est pour ainsi dire né dessus. Beaucoup de choses sont tombées dans ses fentes. De la monnaie, des billets, des téléphones, des cartes, des bas, de la drogue, des crayons, des miettes. Même nous.

\*

L'homme promenait le couteau. Il le faisait aller un peu partout. Mon enfance ne semblait pas lui suffire. Je le voyais convoiter mon bronzage et mon précieux duvet.

Il semblait avoir envie de me peler.

Entre ses mains, je pouvais devenir n'importe quoi, je pouvais devenir une catin, un chat, un sac de patates. Je voulais devenir ce qu'il attendait de moi. Je voulais devenir son rêve de moi afin de le réaliser.

Lui aussi, il se métamorphosait dans mon regard, dans mon imagination, mes cauchemars en direct. Tantôt c'était un bûcheron mort-vivant, maintenant une pieuvre. Elle me faisait des choses, pendant qu'elle m'en susurrerait d'autres.

Ses tentacules ont traversé les époques. Je sens encore leur viscosité des siècles plus tard.

Ses cheveux étaient longs. Ils étaient raides et gras. Ils encadraient une bouche gercée avec des dents saillantes comme les pans de rideaux d'un spectacle de marionnettes ambulantes. Ses traits étaient horribles de régularité, mensongers, employés de force à camoufler sa nature monstrueuse. Ils auraient tous rampé de honte sous sa barbe broussailleuse s'ils avaient pu. Il n'y avait pas assez d'espace.